

# BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

## 2<sup>e</sup> PARTIE

### ANALYSES D'OUVRAGES ET D'ARTICLES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PRÉPARÉES PAR

LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

#### I. LES DOCUMENTS

##### PRODUCTION ET REPRODUCTION

1253. — LÜLFING (Hans). — Neue Literatur zur Geschichte des Buchwesens. (In : *Archiv für Kulturgeschichte*. Bd 37, Heft 2, 1955, pp. 244-263).

La revue *Archiv für Kulturgeschichte* donne dans son cahier n° 2, tome 37, 1955, sous la plume de Hans Lülfiing, un intéressant aperçu concernant les derniers travaux relatifs à l'histoire du livre.

Prise en tant que phénomène historique, la science du livre est brillamment représentée dans la première moitié de notre siècle par Fritz Milkau (1859-1934), dont le rayonnement s'étend largement jusqu'à cet important tournant de l'histoire qu'est la deuxième guerre mondiale. Si les premières activités tangibles de Milkau datent de 1895 avec les travaux préparatoires pour le *Gesamtkatalog der preussischen Bibliotheken*, elles se sont trouvées par la suite étroitement liées avec Berlin et la Preussische Staatsbibliothek dont il prit, en 1921, la direction générale, en succédant à Harneck. Ainsi toutes les forces vives des bibliothèques allemandes se concentrèrent de plus en plus à Berlin et dans sa Bibliothèque d'État, qui présenta de ce fait le caractère d'une bibliothèque centrale et nationale. Cette intégration fut d'ailleurs d'autant plus conforme à son idéal, à ses théories historiques, à ses réalisations pratiques, que Milkau, au terme de ses activités professionnelles, formula une nouvelle conception de la science des bibliothèques. Depuis 1925, il enseignait cette matière à l'Université de Berlin. Son professorat ne fut pas seulement marqué par un renouveau et un approfondissement de la formation professionnelle, mais aussi par la consignation de l'ensemble des connaissances relatives à cette matière si complexe en un imposant manuel de caractère encyclopédique : le *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*.

L'audience de cet énorme travail dans le monde savant international justifiait déjà, peu de temps après la deuxième guerre mondiale, une nouvelle édition, confiée à Georg Leyh à qui avait incombé dans la 1<sup>re</sup> édition la lourde tâche d'une histoire des bibliothèques. Jusqu'à présent, le tome I (Écriture et livre) et le tome III (Histoire des bibliothèques)<sup>1</sup> ont paru. Les deux tomes bénéficient du souci constant de leurs auteurs de procéder selon une stricte méthode historique.

---

1. Voir : *B. Bibl. France*. 1<sup>re</sup> année, n° 3, mars 1956, p. 228.

\*  
\* \*

Wolfgang Stammeler englobe dans sa nouvelle publication sur la *Philologie allemande*, paraissant chez E. Schmidt à Berlin, l'histoire de l'écriture et de la paléographie, dont il a confié la rédaction à Bernhard Bischoff. Mais sa brièveté, due à un manque de place, ne semble pas devoir lui donner la même valeur que celle acquise par d'autres auparavant. Jan Tschichold, de son côté, publie au Holbein-Verlag, à Bâle et à Francfort-sur-le-Main, une *Histoire de l'écriture par l'image*, mais en se plaçant essentiellement d'un point de vue purement esthétique.

\*  
\* \*

Au centre des recherches concernant l'histoire de l'imprimerie, se situe toujours le problème Gutenberg qui, malgré une interruption due à la deuxième guerre mondiale, a suscité des travaux parmi les érudits, jeunes et vieux. Ainsi A. Dresler consacre, dans le *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel*, 1954, une série d'articles sur une éventuelle activité de Gutenberg à Bamberg, où il aurait imprimé la Bible à 36 lignes. Mais Hans Lülfiing engage le lecteur au scepticisme et à la réserve. Cette étude nous ramène aux sources et à une interprétation philologique, car le seul document datant de l'impression de la Bible à 42 lignes, c'est-à-dire de la découverte de Gutenberg et de son procès avec Fust, est l'acte du notaire Ulrichus Helmasperger, daté du 6 novembre 1455. C'est sur ce document que s'était déjà penché Rudolf Juchhoff en 1941; son jugement devait faire l'objet d'une plaquette parue à Cologne en 1951; une interprétation philologique du document lui paraissait indispensable; il y ajoutait une traduction littérale. C'est alors Rudolf Blum qui s'est livré à une nouvelle interprétation du document; elle a fait l'objet d'une récente étude parue, dans le cadre de mélanges relatifs aux livres et aux bibliothèques, en 1954, chez Harrassowitz à Wiesbaden; l'auteur s'en tient à une méthode philologico-historique très serrée.

\*  
\* \*

Parmi les successeurs de Gutenberg se trouve Peter Schöffer de Mayence. L'état des sources le concernant est aussi mauvais que pour Gutenberg. Aloys Ruppel avait bien donné, en 1937, une brève biographie de cet imprimeur dans le cadre des *Kleiner Druck der Gutenberg-Gesellschaft* à Mayence. Maintenant c'est au tour de Hellmuth Lehmann-Haupt de nous livrer un nouveau portrait de Schöffer, paru en 1950 à New-York. Partiellement basée sur l'ouvrage précédemment cité, cette biographie replace l'imprimeur en question dans son temps; certaines thèses qui y sont exposées peuvent surprendre; tel est en tout cas l'avis de Hans Lülfiing; ainsi Hellmuth Lehmann-Haupt veut voir dans les feuilles volantes de Schöffer non seulement le début des imprimés officiels, mais aussi celui du journal.

Quoi qu'il en soit, le problème de l'importance artistique des impressions de Gutenberg et de Peter Schöffer s'étend facilement à la question, plus générale, de la part prise par les premiers imprimés dans la culture artistique du xv<sup>e</sup> siècle. C'est un sujet qui a tenté Richard Benz, attiré à la fois par l'histoire de l'art et celle de la culture; il relève de ce point de vue plusieurs phases de développement dans la culture par le livre à l'époque des incunables.

L'avènement de la gravure sur cuivre fait paraître bien vulgaire l'illustration par le bois. Et la nouvelle gravure de gagner rapidement en importance dans l'histoire du livre. Aussi Helmut Eckelmann entreprend-il d'étudier l'influence de la gravure sur cuivre sur le développement de l'écriture, c'est-à-dire ici depuis les Antiqua du maître E. S. jusqu'à Didot et Bodoni.

Hans Lülfiing en vient alors à considérer l'importance de la technique dans l'histoire du livre, rappelant les temps héroïques où la presse à imprimer formait l'appareil technique le plus important de la typographie pour en arriver aux machines industrielles modernes. Car Lucien Neipp vient en effet de donner une vue d'ensemble sur les *Machines à imprimer depuis Gutenberg* dans un ouvrage paru en 1951 au Club bibliophile de France à Paris.

\*  
\* \*

L'histoire de l'imprimerie après Gutenberg est présentée dans le *Handbuch der Bibliothekswissenschaft* en une série de monographies par pays, du fait du développement des cultures nationales dans les siècles plus récents, particulièrement en Europe et en Amérique. Mais la rapide progression de l'imprimerie, de l'édition et du commerce des livres laisse le champ libre à d'innombrables recherches qui ont provoqué une abondance de monographies relevant plus spécialement de l'histoire locale ou au moins nationale.

C'est pourquoi Lülfiing signale ici un ouvrage d'Eduard Büchler sur les débuts de l'imprimerie en Suisse, édité par les soins du Schweizerisches Gutenberg Museum à Berne en 1951. Constatant ensuite que les débuts de l'histoire du livre sont en général mieux étudiés que les époques plus tardives, Lülfiing signale que cet état de choses compte aussi pour les États-Unis d'Amérique. Aussi est-ce le grand mérite de Hellmut Lehmann-Haupt et de ses collaborateurs Lawrence C. Wroth et Rollo G. Silver non seulement de s'être livrés à une étude approfondie des débuts de l'impression américaine, mais aussi d'avoir englobé dans leurs recherches les *xix<sup>e</sup>* et *xx<sup>e</sup>* siècles. Cet important ouvrage, qui avait paru à l'origine en allemand chez Hiersemann à Leipzig en 1937, puis en anglais chez Bowker à New-York en 1939, en est maintenant à sa deuxième édition parue chez le même éditeur américain en 1951.

A ces monographies nationales peuvent se rattacher celles concernant plus particulièrement une localité, siège de quelque célèbre maison d'édition, à l'histoire tout aussi intéressante et tentante pour le chercheur et l'érudit. Aussi Lülfiing donne-t-il alors quelques références d'importantes biographies. Josef Benzing et Helmut Presser consacrent un ouvrage à cinq cents ans d'impression à Mayence, paru en 1952, tandis que E. W. Saltzwedel et S. Becker font l'historique de la librairie à Freising (1952), tout en soulevant un point de l'histoire du livre au sujet de Johann Sensenschmidt, imprimeur ambulant ayant peut-être séjourné en cette ville. Puis nous est signalée une monographie d'Adolf Bayer et Rudolf Merkel sur l'imprimerie à Ausbach pendant trois cent cinquante ans et sur l'activité de Paul Böheim, fondateur de l'imprimerie qui a donné naissance à la maison C. Brügel et fils. Lülfiing en vient alors à mentionner l'étude de Wilhelm Gütthling sur les imprimeurs et les éditeurs du Siegerland avant 1900, parue en 1952 par les soins du « Siegerlander Heimatverein »; ensuite la monographie de Paul Leemann-van Elck sur l'imprimerie et l'édition à Zurich de leurs origines jusqu'à la moitié du *xix<sup>e</sup>* siècle, éditée en 1950; enfin deux études de Hedwig Gollob concernant la période des incunables, et traitant plus parti-

culièrement, la première des séries d'initiales des premiers imprimeurs de Strasbourg, la seconde de l'ornementation du livre viennois, parues toutes deux chez Harrassowitz à Leipzig en 1954; pour en arriver enfin à Maria Comtesse Lanckoronska, qui étudie le livre vénitien du XVIII<sup>e</sup> siècle en une étude parue à la « Maximilian Gesellschaft » de Hambourg en 1950.

Mais de toutes ces biographies de grands imprimeurs, il en est une qui émerge; c'est celle qu'Elisabeth Armstrong vient de consacrer à Robert Estienne et a fait paraître à l'University Press de Cambridge en 1954.

L'histoire du livre reste, comme on le voit, un inépuisable champ de recherches au service de la grande histoire.

J. BETZ.

#### TRAITEMENT ET CONSERVATION

1254. — MITCHELL (William Smith). — A History of Scottish bookbinding 1432 to 1650. — Aberdeen, Oliver and Boyd (1955). — 23 cm, XII-150 p., 48 pl. (Aberdeen University Studies, number 134).

L'étude de M. William Smith Mitchell, sérieusement documentée et fort précise, répond, en partie du moins, au vœu qu'exprimait G. H. Bushnell quand il déclarait, en 1947, que l'histoire de la reliure en Écosse était à écrire.

On ne sait rien des reliures sorties des mains des premiers relieurs connus en Écosse : Richard Air, cité par les registres de la cathédrale de Glasgow en 1432 et James Chalmer, clerc de la chapelle royale à Edimbourg en 1460; par contre, la Bibliothèque nationale d'Edimbourg possède une reliure signée par Patrick Lowes, dont le nom apparaît dans un document de 1494. J. H. Stevenson et G. D. Hobson surtout, dont on connaît les pertinents travaux sur l'histoire de la reliure, avaient déjà largement décrit cette reliure, ornée de trente-trois fers, qui a le mérite d'être la plus ancienne reliure écossaise connue et la seule signée avant 1500, dans les Îles britanniques; l'auteur est d'accord avec G. D. Hobson qui ne jugeait pas cette reliure antérieure à 1480 et la croyait exécutée en Écosse, mais ornée de fers gravés à Cologne et copiée sur un modèle de Cologne ou d'Erfurt.

L'influence du continent est sensible encore dans la curieuse reliure à rabat conservée à Dunfermline (c. 1488) et dans ces reliures estampées à froid où les filets se coupent en diagonale pour former des losanges; ce décor, très en faveur en Angleterre vers 1520-1540, est connu dès 1475 des relieurs écossais qui, selon l'auteur, l'auraient importé directement des Pays-Bas. Une certaine originalité s'affirme cependant avec cette reliure du carmel de Aberdeen (1507) et celle de l'Université de Saint-Andrews (1540) aux fers (marguerites ou chardons) assez maladroitement poussés sur les plats.

Au milieu du siècle apparaît la plus ancienne plaque connue en Écosse une Crucifixion dans un encadrement de filets, accompagnés, aux angles, d'une fleur de lis, premier exemple d'un décor qu'on retrouve constamment à travers l'histoire de la reliure écossaise et qui fut emprunté à la reliure française.

Des reliures de satin, de soie ou de velours, on ne sait presque rien, sinon qu'elles furent brodées pour le Roi ou la Reine par Helen Ross, David Chepman ou John Young.

Le chapitre consacré aux reliures armoriées de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle montre très nettement l'adoption du décor décrit plus haut et imité de la mode française, mais cette fois-ci

avec des filets et des fers souvent dorés. Pour M. William Smith Mitchell, ces reliures sur des livres, imprimés en France pour la plupart, pour des personnages en liaison plus ou moins directe avec la cour de France et visiblement épris des modes françaises, ne peuvent être que l'œuvre d'artisans français. Cette conclusion s'impose également devant les sobres reliures faites pour William Ramsay et ornées de ces élégants médaillons à l'effigie de Platon et de Didon dont le goût se répandit en France vers 1550.

Cependant, dès 1585, une reliure au chiffre du roi Jacques VI, recouvrant un manuscrit de John Stewart de Baldynneis, annonce le style très en faveur au XVIII<sup>e</sup> siècle : ornement central circulaire et écoinçons dorés avec multiples petits fers entre ces différents éléments. Les noms des relieurs à retenir pour cette époque sont surtout ceux de John Gibson, relieur du roi, Robert Lekpreveck, John Ross, Thomas Vautrollier, protestant français réfugié à Londres, puis à Edimbourg. Une mention spéciale doit être faite d'un relieur inconnu, celui que M. Smith Mitchell appelle le *Shield binder* et auquel on doit des reliures décorées à froid de roulettes groupées de différente manière dans un style nettement archaïque. L'imprimeur et libraire Andro Hart qui mourut en 1621, mérite d'être cité, lui aussi, puisque ses reliures à décor doré et à tranches ornées de cœurs ciselés sont assez typiquement écossaises. A cette date de 1621, les reliures exécutées à Edimbourg sont encore sous l'influence des reliures allemandes du XVI<sup>e</sup> siècle, mais certaines de leurs bordures, à scènes de chasse pleines de vie, ou à feuillages très largement traités, disposées pour être regardées horizontalement et non verticalement, leur confèrent une réelle originalité. Le dernier chapitre de cette étude est consacré à un relieur d'origine vraisemblablement flamande, installé à Aberdeen : Francis Van Hagen (1628-c. 1636), fidèle comme la plupart des relieurs écossais à l'emploi des ais de bois et aux combinaisons multiples de roulettes, qui fut probablement l'élève de celui que M. Smith Mitchell nomme le *Shield-binder*.

Cette étude, que la liste des relieurs de 1432 à 1650 donnée en index rend singulièrement précieuse, peut être considérée comme une excellente base à l'histoire complète de la reliure en Écosse, celle qui s'attarderait sur ces relieurs écossais émigrés en Amérique ou encore sur ce couple curieux de relieurs, Richard Wier et sa femme — ils travaillèrent tous deux à Toulouse et bien des reliures attribuées à Roger Payne doivent probablement quelque chose à Richard Wier — et montrerait enfin comment les somptueuses reliures dorées où les fleurs et les feuillages sont jetés à profusion, font du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Écosse, l'âge d'or de la reliure.

E. BRIN.

1255. — MODEL (Fritz). — Sonderabdruckreihen. (In : *Zeitschrift für Bibliotheksvesen und Bibliographie*. Jahrg 3, 1956, Heft 2, pp. 101-107).

Le problème des séries des tirés à part se pose dans presque toutes les bibliothèques d'instituts scientifiques. M. Model nous parle exclusivement des expériences faites à la Bibliothèque de l'Institut allemand d'hydrographie et de météorologie marines (Bibliothèque de l'ancienne « Seewart »). En Allemagne, et dans les pays anglo-saxons surtout, les instituts réunissent en volumes, munis d'une feuille de titre et d'une numérotation des articles, tous les tirés à part que les différents collaborateurs de l'institut publient annuellement dans n'importe quel périodique. Ces séries de tirés à part sont fréquemment échangées entre instituts de même catégorie, mais ne peuvent jamais être acquises par achat.

Ces collections (« collected prints », « contributions », « pubblicazioni », « Mitteilungen », « trabajos », etc.) permettent aux instituts de posséder la littérature complète de leur spécialité (même celle publiée dans des revues d'autres spécialités), de fournir une documentation bibliographique plus rapidement que les bibliographies spéciales courantes, et enfin de réunir des articles sur des sujets proches de la spécialité. L'auteur recommande aux instituts allemands de se servir de plus en plus de ces tirages à part qui, grâce à leur qualité de « doubles », peuvent être prêtés aux chercheurs.

En ce qui concerne le catalogue des tirés à part, l'Institut hydrographique allemand ne rédige pas de fiches spéciales pour ces documents, d'abord parce que le nombre des tirages reçus est trop important, ensuite parce que la date d'entrée à la bibliothèque est trop irrégulière. On indique simplement sur la fiche de dépouillement, dont l'article de revue fait l'objet, la cote du tiré à part. Depuis vingt-deux ans, l'Institut se trouve satisfait de ce système, mais ne le propose nullement comme un modèle. Bien au contraire, il lui semble souhaitable que d'autres bibliothèques d'instituts donnent leur avis afin de faciliter la recherche d'un règlement commun.

J. DELSAUX.

1256. — VICKERY (B. C.). — Notational symbols in classification. Part II : Notation as an ordering device. (In : *The Journal of Documentation*. Vol. 12, June 1956, pp. 73-87).

Ayant défini, dans de précédentes études<sup>1</sup>, le rôle des symboles de notation dans les divers systèmes de classification et la manière dont ils sont utilisés pour exprimer des rapports, l'auteur envisage une simplification de la notation, souvent compliquée, sans nécessité profonde, dans les systèmes contemporains.

#### DIFFUSION

1257. — COLLISON (R. L.). — Library assistance to readers, by Robert L. Collison, ... with a foreword by W. B. Stevenson, ... — London, Crosby Lockwood and son, 1956. — 20 cm, XVIII-125 p., fig.

Petit guide bibliothéconomique abondant en suggestions simples et pratiques, toujours pleines de bon sens et qui sont le fruit d'une expérience forcément féconde dans un pays où la lecture publique tient une place si importante. R. L. Collison étudie, dans le moindre détail, l'organisation du service public dans une bibliothèque de prêt, depuis l'aspect extérieur de l'immeuble jusqu'aux usuels bibliographiques, en passant par la disposition intérieure des services, la rédaction des fiches de prêt, la publicité sur le plan local, etc... Ce guide sera utile non seulement aux étudiants du Diplôme supérieur de bibliothécaire, mais à tout bibliothécaire, même chevronné, chargé d'un service de prêt.

J. RENAUDINEAU.

---

1. Voir notamment : Vickery (B. C.). — Notational symbols in classification. (In : *The Journal of Documentation*. Vol. 8, 1952, pp. 14-32).

1258. — *Library Trends*. Vol. 5, n° 1, July 1956. — American books abroad. Dan Lacy, Charles G. Bolté and Peter S. Jennison, advisory editors.

L'importance du livre comme instrument des relations culturelles internationales a conduit les États-Unis, depuis des années, à élaborer une véritable politique de l'exportation du livre américain. C'est le Département d'État qui en a la responsabilité, secondé dans cette tâche, depuis 1952, par une Commission consultative des livres à l'étranger (« Advisory Commission on books abroad ») composée d'éditeurs, de libraires et de bibliothécaires.

Le danger que fit courir à cette organisation officielle le travail de « critique destructive » du sénateur Mac Carthy incita, en 1954, quelques personnalités à créer un Centre national du livre (« National book Committee »), le NBC, qui s'assignait pour but « d'assurer la communication impartiale des idées et des opinions parmi les peuples ». En fait, le NBC, dont le siège est à New-York, se propose essentiellement d'accroître le courant d'échanges de livres à travers le monde. C'est dans cette perspective qu'il organisait à Princeton (New-Jersey), en septembre 1955, une conférence sur le thème : « Les livres américains à l'étranger ». Les rapports préliminaires en parurent suffisamment intéressants à la revue *Library Trends* pour mériter un public moins restreint que celui de la conférence. Elle fit appel à Dan Lacy, à Charles G. Bolté, administrateur du NBC et à l'adjoint de ce dernier, Peter S. Jennison, qui tous trois avaient organisé la conférence et qui furent chargés d'en publier les travaux et d'en tirer les conclusions.

Le point essentiel mis en lumière est l'importance de cette circulation de livres des États-Unis à travers le monde. Près de cent millions de dollars sont ainsi dépensés annuellement, dont une partie non négligeable est payée par les bénéficiaires. Comme la moitié de ces sommes est exigible en dollars, on voit par quel effort financier se soldent ces importations, par ailleurs sévèrement contingentées.

Les pays intéressés sont ceux de vieille civilisation, comme ceux d'Europe<sup>1</sup> qui font appel aux ouvrages scientifiques ou techniques : les anciennes colonies d'Asie du Sud et du Sud-Est, aujourd'hui sur la voie de l'indépendance et enfin, traditionnellement, l'Amérique latine. Pour tous, le livre américain est très onéreux. Pour ne citer que l'exemple de la France, un ouvrage étiqueté 5 dollars à New-York se vend à Paris 2.250 F, c'est-à-dire 6,4 dollars. En outre, il supporte mal la compétition du livre britannique, de moitié moins cher et qui jouit, de surcroît, de tarifs préférentiels dans l'ensemble du Commonwealth.

Ce n'est pas de longue date que les États-Unis exportent ainsi massivement leurs livres. Avant la guerre 1939-1945, leurs importations et leurs exportations s'équilibraient à peu près. Depuis 1945, leurs exportations sont passées de 12,5 millions de dollars (en 1945) à 40 millions (en 1954).

Il n'y a aucune règle en ce qui concerne l'organisation de ce commerce. En général, les maisons d'éditions exportatrices ont sur place des agences ou des filiales qui les représentent. Pour l'Europe, il n'y en a que trois (groupant chacune plusieurs maisons d'éditions), à Stockholm, Amsterdam et Zurich, qui font appel régulièrement aux libraires les plus

---

1. Par Europe s'entend ici, exclusivement, l'Europe occidentale. Les Îles britanniques ne sont pas étudiées.

importants des différents pays. La demande est très variée, car elle dépend du degré de culture et d'industrialisation de l'importateur. Alors qu'en Europe, l'anglais est lu couramment et le niveau des ouvrages commandés assez élevé, il n'en va pas de même dans les pays sous-développés d'Asie du Sud-Est, où tous les ouvrages de base doivent être traduits et où il a fallu élaborer de véritables programmes d'exportation en accord avec les gouvernements intéressés. Pour ses achats, le libraire étranger ne manque pas d'instruments bibliographiques : *Trade List Annual* ; publications de la C<sup>10</sup> R. R. Bowker : *Books in print*, et de la C<sup>10</sup> Wilson : *Cumulative Book Index* ; *Scientific, Medical and Technical Books* de la Recherche scientifique ; *United States Quarterly Book Review* de la Bibliothèque du Congrès et enfin *Publisher's weekly*, plus commercial que les précédents et qui devrait faire des efforts pour atteindre une clientèle étrangère plus étendue. Il avait d'ailleurs, en ce sens, publié en 1945-1946, une édition spéciale : *U.S.A. Book News*.

Tous ces échanges culturels ne sont pas laissés au hasard, naturellement, et relèvent de la même politique que celle de l'information à l'étranger. Modeste à ses débuts, elle connut un grand essor à partir du « Smith-Mundt Act » de 1948. En 1950, le Président Truman y ajouta la « Campagne de Vérité », qui fut lancée par une première subvention de 121 millions de dollars et qui servit surtout à équiper les émissions radiophoniques de la « Voix de l'Amérique ». Le 1<sup>er</sup> août 1953, il fut décrété que l'Information serait détachée du Département d'État (qui restait responsable des échanges de livres à l'étranger) et ses services fusionnés en une agence, l'USIA (United States Information Agency), dont les moyens financiers furent d'emblée considérables : le budget de l'USIA est de 135 millions de dollars pour l'année fiscale prochaine.

L'USIA, qui a des filiales dans 67 pays, compte 160 centres d'information (dont 66 en Europe, parmi lesquels 6 en France, à Paris, Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Strasbourg). Ses collections atteignent le chiffre de 2,6 millions de livres (1.781.529 en Europe, dont 54.679 en France), qui ont pu être prêtés à 11 millions de personnes dans l'année. Ses centres accueillent environ 46 millions de visiteurs par an (plus de 20 millions pour l'Europe). L'USIA entretient en outre des instituts bilingues (34), organise des expositions circulantes, envoie des missions, distribue des brochures et publications sur des questions d'actualité et entreprend enfin la traduction de plus de 700 ouvrages par an (en 3 millions d'exemplaires) pour 44 pays différents.

Un organisme financier spécial, l'IMG (« Informational Media Guaranty Program ») assure, par accords à long terme, la garantie financière d'USIA. Des contrats IMG sont passés entre le Département d'État et les gouvernements qui acceptent par là de réduire leurs quotas d'importation et de faciliter les opérations de change.

D'autres organismes officiels que l'USIA, l'Office des services techniques du Département du commerce, le Département de l'agriculture, la Division de l'éducation nationale auprès du Département de la santé, de l'éducation et de l'assistance, collaborent aussi à ce vaste mouvement auquel ne sont pas étrangers des groupements semi-officiels comme celui des publications Franklin qui travaille de concert avec les instituts de recherches nationaux et qui traduit les ouvrages qu'elle édite aussi bien en arabe qu'en hindoustani, en persan ou en bengali.

Les initiatives de certaines fondations privées servent aussi le prestige du livre américain au delà des mers. La Fondation Ford publie en plusieurs langues sa revue « Perspectives U.S.A. » et soutenait ces dernières années la maison Chekhov, spécialisée dans la



publication d'œuvres russes interdites en U.R.S.S. ou écrites par des émigrés. La Fondation Carnegie finance surtout la lecture publique dans les pays du Commonwealth. Enfin, la Fondation Rockefeller a un service entièrement consacré aux bibliothèques.

Parmi les réalisations particulières, il faudrait citer, entre autres, la Bibliothèque américaine de Paris qui vient de fêter son 35<sup>e</sup> anniversaire et qui, outre son annexe de la rive gauche réservée aux étudiants de langue anglaise, possède en province, depuis 1951, des filiales à Roubaix, Toulouse, Rennes, Montpellier, Grenoble. Il faudrait mentionner aussi le service des « Livres au delà des mers », pris en charge par l'« Union des peuples de langue anglaise », les projets décidés à la « Conférence nationale des Chrétiens et des Juifs », etc.

Le meilleur exemple, cependant, de l'effort des États-Unis pour diffuser dans le monde leur conception de la civilisation occidentale est, sans doute, la Bibliothèque du Congrès qui, grâce à des techniques très éprouvées, a mis au point un remarquable système d'échanges internationaux intéressant tout particulièrement les documents officiels que 62 pays réclament dans leur totalité. Dans un cadre plus restreint, il existe, depuis 1948, un service d'échanges, l'USBE (« United States Book Exchange »), auquel adhèrent actuellement 500 bibliothèques des États-Unis et de l'étranger et qui permet à ses membres de se procurer n'importe quelle publication récente.

De telles réussites n'empêchent pas de remarquer, pour autant, les faiblesses de la politique adoptée. C'est ainsi que des pays de vieille culture comme la France n'achètent qu'environ 100.000 dollars de livres par an aux États-Unis, soit la moitié à peine de ce que ceux-ci lui achètent et que, pour l'ensemble de l'Europe, le chiffre des importations n'est que de 1,2 millions de dollars par an, alors que celui des importations en provenance de la Grande-Bretagne est de 1,5 millions de dollars. Aussi la Conférence de Princeton a-t-elle conclu à la nécessité de rechercher des mesures plus efficaces.

H. BONNET.

#### CONSTRUCTION, EQUIPEMENT, OUTILLAGE

1259. — *Biblioteca (La) comunale di Milano...* — Milano (1956). — 24 cm, 139 p., fig., ill., couv. ill. en coul.

Cette brochure, remarquablement illustrée, a été éditée par la ville de Milan en mars 1956 à l'occasion de l'inauguration de la Bibliothèque communale dans les bâtiments reconstruits et agrandis du Palais Sormani. Les auteurs, après avoir retracé l'histoire du Palais et celle de la bibliothèque, nous font faire, à l'aide de très nombreuses photographies, une visite détaillée des locaux.

Nous n'avons pas manqué de noter au passage le confort et la richesse de décoration de certaines salles, qu'il s'agisse de parties entièrement nouvelles comme le hall d'entrée, les salles d'expositions permanentes, la galerie des travailleurs privilégiés, le salon des lecteurs de microfilms, le cabinet de musique, le bureau du directeur, ou des parties anciennes, comme le grand salon du Grechetti ou la « Sala dei putti ». Pour les magasins, on est resté fidèle aux rayonnages à joues et à l'éclairage incandescent (mais avec des lampes linolites). En revanche, les façades ajourées sont d'une facture moderne, résolument en opposition avec les parties anciennes. Qu'on nous permette de regretter l'absence de plans.

J. BLETON.

1260. — LOFTUS (Helen E.) and KENT (Allen). — Automation in the library. An annotated bibliography. (In : *American Documentation*. Vol. VII, n° 2, April 1956, pp. 110-126.)

En juin 1955 s'est tenue à Détroit l'assemblée de la Special Library Association et dont l'un des thèmes principaux était : « Automation in the library—fact or fantasy? » Helen Loftus et Allen Kent ont établi à cette occasion une bibliographie sélective et analytique d'une centaine d'articles de périodiques presque exclusivement de source anglo-saxonne, s'étendant sur les dix dernières années et qui a pour sujet les possibilités qu'offre la technologie moderne aux bibliothèques. Cette bibliographie, bien que fragmentaire, comporte des analyses très développées qui renseignent utilement sur les différents types de cartes perforées, les sélections mécaniques et électroniques de documents, les machines à traduire, la mécanisation de l'analyse et de la recherche bibliographique, la cybernétique, la reproduction des documents, etc.

I. F.

## II. BIBLIOTHÈQUES ET ORGANISMES DE DOCUMENTATION

1261. — BOURGEOIS (Pierre). — Internationale Dokumentations und Bibliotheksfragen im Blickfeld der F. I. D., der F. I. A. B. und der Unesco. (In : *Biblos. Österreichische Zeitschrift für Buch und Bibliothekswesen, Dokumentation, Bibliographie und Bibliophilie*. Jahrg 5, Heft 1, 1956, pp. 1-16).

Pierre Bourgeois, directeur de la Bibliothèque nationale de Berne et président de la F. I. A. B., a donné dans une conférence tenue au début de l'année devant les bibliothécaires et documentalistes autrichiens un bref mais substantiel exposé sur les problèmes que posent, à l'heure actuelle, sur le plan international, les bibliothèques et la documentation, et ceci dans le cadre des trois grands organismes : F. I. A. B., F. I. D. et Unesco. Le conférencier renonce à trancher le difficile et épineux problème de délimitation des activités propres à chacun d'eux et se borne à parler uniquement de son expérience personnelle. Actuellement directeur de la Bibliothèque nationale de Berne, il en arrive à se demander si limite il y a ! Il est incontestable que la documentation sombrerait sans l'appui de bibliothèques d'étude, et les bibliothèques d'étude n'arriveraient jamais, sans l'aide de la documentation, à satisfaire à toutes les nécessités de la recherche, de l'économie et de l'administration. L'antagonisme entre la F. I. D. et la F. I. A. B. appartient, par conséquent, à l'histoire. Bien que des domaines très particuliers, comme manuscrits d'un côté et cartes perforées d'un autre, appartiennent à l'un ou à l'autre, ils ne sont pas toutefois exclusifs. Mais il existe un grand champ d'activités communes où l'on pourrait citer pour exemple la normalisation, la classification et surtout la *bibliographie*.

L'intervention de l'Unesco dans les domaines bibliographique, bibliothéconomique et documentaire a été accueillie avec réserve par la F. I. D. et la F. I. A. B. Mais aucun de ces deux organismes n'a les moyens matériels, ni le pouvoir supranational de l'Unesco qui a accompli un travail de pionnier dans des pays où tout était à créer. La F. I. A. B. et la F. I. D. sont mises en présence des tâches nouvelles, telles que l'assistance technique, éducation des adultes, lecture publique.

Le conférencier attire ensuite l'attention sur les progrès de la spécialisation et la naissance, depuis la dernière guerre, de nombreuses associations autonomes de bibliothécaires

spécialisés et de documentalistes, dont certaines sont affiliées à la F. I. D. ou à la F. I. A. B. ou aux deux à la fois. Il appartient à ces deux grands organismes professionnels de veiller à la menace d'éclatement par spécialisation.

L'un des problèmes majeurs de la coopération internationale est la bibliographie. Si la plupart des Bibliothèques nationales se chargent d'élaborer leurs bibliographies nationales, les bibliographies spécialisées sont surtout du domaine de la documentation ou des particuliers ou encore des organismes spécialisés (l'édition de l'*Index bibliographicus* par la F. I. D. avec le concours de l'Unesco.) C'est dans ce domaine que le rôle de l'Unesco est essentiel.

Abordant la question du prêt international, M. Bourgeois est amené à parler des catalogues collectifs, de l'importance qu'ils prennent en Europe et dans le monde. Il suggère une conférence de leurs dirigeants et invite la F. I. D. à associer son effort à celui, déjà déployé dans ce domaine, par la F. I. A. B. Afin de favoriser le prêt et les échanges internationaux, une action coordonnée se développe en faveur de l'allègement des tarifs postaux et douaniers et des taxes locales. Un autre problème qui demanderait une solution internationale est le prix très élevé des ouvrages et des périodiques scientifiques. Une coopération plus étroite est évidemment indispensable dans le domaine de la normalisation.

M. Bourgeois évoque ensuite un des problèmes de première urgence : le droit d'auteur dans la reproduction photographique des documents. Il rappelle la fâcheuse jurisprudence allemande et préconise une action directe de la F. I. D. et de la F. I. A. B. auprès de l'Union internationale des éditeurs. Et il en arrive au Congrès de Bruxelles qui, selon lui, a servi à mieux définir les professions de bibliothécaire et de documentaliste, et à rendre leur collaboration plus efficace.

Pour terminer, M. Bourgeois laisse entrevoir le rôle que pourra jouer dans l'avenir le cerveau électronique en bibliographie et documentation et le changement radical des méthodes grâce aux techniques nouvelles.

Son exposé a démontré la pressante nécessité d'une étroite et continue collaboration des organisations internationales dans le domaine de la documentation et des bibliothèques, c'est-à-dire dans le domaine de la culture au sens le plus large.

1262. — GELDERBLOM (Gertrud). — Die Entwicklung der Volksbüchereien in Westdeutschland. (In : *Libri*. 1956, vol. 6, n° 4, pp. 365-386.)

M<sup>lle</sup> Gertrud Gelderblom est directrice des « Volksbücherei » municipales de Frankfurt am Main, et c'est sous sa signature qu'ont paru en 1954 et 1955 les rapports de la « Verein deutscher Volksbibliothekare » dans les *Actes* du Conseil de la F. I. A. B. C'est dire que nul n'était plus qualifié pour écrire dans la partie de *Libri* réservée aux communications de la F. I. A. B. cet article sur le développement des « Volksbücherei » en Allemagne occidentale.

L'auteur rappelle très brièvement l'histoire des « Volksbücherei » depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est au XX<sup>e</sup> siècle, principalement après la première guerre mondiale, que beaucoup de bibliothèques d'associations furent prises en charge par l'administration municipale et que se développa un système de « Volksbücherei » qui est encore aujourd'hui en vigueur.

Mises au service de la propagande d'État à l'époque du national-socialisme, ayant subi

d'immenses pertes au cours de la deuxième guerre mondiale, les bibliothèques, et notamment les bibliothèques publiques, sont aujourd'hui en plein essor. Toutefois, l'organisation de la lecture publique rurale est moins avancée que la lecture publique urbaine. 70 % des communes n'ont aucune bibliothèque.

Chaque État a sa politique culturelle. Berlin-Ouest vient en tête avec la loi du 12-2-1953 instituant la gratuité dans toutes les bibliothèques de ce secteur. Un plan de dix ans bénéficiant d'un crédit de 28 millions DM a été prévu en 1955. L'exemple a été suivi par Mannheim et Hamburg. Le programme qui vaut pour d'autres villes porte sur l'extension du réseau, la réorganisation des bibliothèques existantes, la reconstruction des bibliothèques détruites et de nouvelles constructions. En constatant qu'à Hamburg le chiffre des livres a pu être porté de 0,19 à 0,3 par habitant, l'auteur établit une comparaison, notamment avec le Danemark, 1,5 à 2 livres par habitant.

En 1953 — l'initiative des bibliothécaires jouant un grand rôle — 122 programmes de constructions avaient été réalisés dans 73 bibliothèques, 69 étaient en cours. Les plus belles installations sont celles des villes de : Berlin-Ouest, Hamburg, Bremen, Duisburg, Essen, Münster i. W., Gladbeck (Nordrhein-Westfalen), Bocholt i. W., Oer-Erkenschwick (Nordrhein-Westfalen), Frankfurt a. M., Offenbach, Hanau, Bad Hersfeld, Stuttgart, Augsburg, München. La première bibliothèque dans le style de la « public library » est l'*Amerikagedenkbibliothek* à Berlin.

Depuis 1945, l'accès libre au rayon n'a cessé de s'implanter; en 1953, dans 66 villes, 158 bibliothèques l'avaient adopté. 50 autres villes devaient suivre leur exemple.

L'auteur signale ensuite, à propos des bibliothèques pour enfants et pour jeunes, Duisburg, et souligne le rôle des bibliothèques musicales. Les bibliothèques de malades sont peu développées; à noter toutefois Köln et Mannheim.

En ce qui concerne les bibliothèques de prisons, on notera Münster i. W. et l'État de Hesse avec Frankfurt a. M. L'utilisation de bibliobus dans les grands centres urbains et dans les campagnes est à ses débuts; un bon exemple est donné par la ville d'Augsburg.

Les prêts sont en progression et de nouvelles techniques de prêt sont étudiées. Le chiffre des prêts est passé de 11.506.241 volumes en 1949 à 23.925.500 en 1954. En 1952, la répartition entre les diverses catégories de livres était la suivante : 49,2 % de littérature, 23 % de documentaires, 27 % d'ouvrages pour jeunes et 0,8 % d'œuvres musicales.

Le fonds de livres de la République fédérale est passé de 3.583.088 en 1949 à 6.531.229 en 1954, soit 17,9 livres pour 100 habitants en 1949 contre 27 en 1954.

10.741.000 DM étaient consacrés aux « Volksbücherei » en 1949, 30 millions DM en 1954, soit par tête d'habitant 1,13 DM (3,14 DM à Berlin-Ouest), alors qu'en Angleterre on compte l'équivalent de 3 DM.

La formation des bibliothécaires est assurée par l'État. Il existe des écoles à Stuttgart, Hamburg, Köln, Berlin-Ouest. Une école pour les bibliothèques catholiques Borromée existe à Bonn, une autre pour les bibliothèques de paroisses évangéliques à Göttingen. La durée des études est de trois ans, une réforme de l'enseignement est à l'étude.

Si la liaison avec les bibliothèques d'étude s'établit notamment au sein du « *Verband deutscher Bibliotheken* » créé en 1949, les bibliothécaires des « *Volksbücherei* » sont groupés en une association comprenant 2.300 membres qui publie la revue *Bücherei und Bildung*, bibliographie sélective et courante de la production allemande et revue professionnelle à laquelle il conviendra de se reporter pour suivre plus en détail la vie des « *Volksbücherei* ».

On consultera également la bibliographie établie par M<sup>lle</sup> Gelderblom et qui mentionne 22 références postérieures à 1945.

P. POINDRON.

1263. — JÜTTE (Werner). — Zur Gültigkeit des deutschen Pflichtexemplarrechts. Eine Entgegnung. (In : *Zeitschrift für Bibliothekswesen und Bibliographie*. Jahrg 3, 1956, Heft 2, pp. 83-101).

Cet article est surtout une critique sévère de la partie du livre de Martin Löffler <sup>1</sup>, seul ouvrage important récent sur le droit de la presse, qui traite du dépôt légal. On sait que la loi allemande de 1874 a réglé, dans son paragraphe 30, la question du dépôt légal. Ni les lois de la République de Weimar, ni celles de la République de Bonn n'ont apporté de changements à ces dispositions. Le problème est de savoir si l'obligation du dépôt légal sans dédommagements constitue un impôt. Le point de vue de l'auteur est purement juridique. Il souhaite qu'à la faveur d'une définition plus claire, l'obligation du dépôt légal soit définitivement acceptée en Allemagne.

J. DELSAUX.

1264. — TAIT (John Gavin). — Greek *ostraca* in the Bodleian Library at Oxford and various other collections edited by John Gavin Tait. Vol. I, Pref. by A. S. Hunt. — London, Egypt Exploration Society, 1930. — 26,5 cm, 181 p. (Graeco-roman memoirs, N° 25.)

TAIT (John Gavin) et PRÉAUX (Claire). — Greek *ostraca* in the Bodleian Library at Oxford edited by John Gavin Tait and Claire Préaux. Vol. II. *Ostraca* of the Roman and Byzantine periods. Foreword by E. G. Turner and T. C. Skeat. — London, Egypt Exploration Society, 1955. — 25 cm, xiv-434 p. (Graeco-roman memoirs, N° 33.)

Ces deux recueils parus à vingt-cinq ans de distance contiennent la description de plusieurs milliers de ces documents antiques qu'on appelle les *ostraca*. Le mot grec désigne un coquillage, mais le terme s'est étendu aux tessons de poterie sur lesquels, à différentes époques, on a inscrit des notes et des comptes. L'usage s'en est répandu surtout dans la Haute-Égypte, à Éléphantine, à Syène, à Thèbes, à Memnonia, à Hermonthis, ces régions étant peu favorisées en ce qui concerne la production du papyrus qui pouvait servir de matériel d'écriture en Basse-Égypte.

La nature des textes que de patients érudits y ont relevés diffère suivant les époques, depuis les Ptolémées jusqu'aux Byzantins. Nous y trouvons le reflet de certains phénomènes économiques tels que la réforme de Dioclétien. Ces documents ont été étudiés pour la première fois par Wilcken. Les inscriptions tracées à l'encre sont souvent des reçus de taxes payées en argent ou en nature, par exemple en céréales. Il s'agit aussi de quittances d'impôts, d'ordres de paiement, de versements en espèces ou en nature, et de comptes de toute sorte. On trouve aussi dans les mêmes séries des documents corporatifs et quelques textes qu'on peut appeler littéraires, des devoirs d'écoliers à l'époque classique ou à l'époque chrétienne, des amulettes et des talismans, des textes administratifs relatifs au recensement.

1. Das Presserecht, Berlin und München, 1955.

Des séries entières d'*ostraca* se trouvent conservées dans différentes collections : la collection « Flinders Petrie » à l'« University College » de Londres, celle de la bibliothèque de l'Université de Cambridge, celle de l'« Ashmolean Museum » à Oxford provenant de la « Bodleian Library », etc. Le déchiffrement et l'interprétation de ces textes difficiles sont dus à la compétence éprouvée des éditeurs M. John Gavin Tait et M<sup>lle</sup> Claire Préaux.

J. BABELON.

1265. — WATANABE IUNG (Louise). — Développement de la bibliothèque au Japon. (In : *Library Quarterly*. Vol. 26, n° 2, April, 1956, pp. 79-104 ; n° 3, July 1956, 196-223.)

Le *Library Quarterly* consacre, dans ces deux numéros, deux articles très substantiels à l'histoire des bibliothèques au Japon.

Le premier s'attache tout particulièrement à nous présenter la bibliothèque japonaise depuis la première bibliothèque impériale (701) jusqu'aux bibliothèques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à la veille de l'ouverture des ports japonais au commerce occidental. Cet article intéressera tout particulièrement les spécialistes.

Nous sommes frappés, en le parcourant, de voir à quel point la littérature japonaise a été paralysée par l'absence de langue maternelle écrite et par la prédominance donnée aux ouvrages manuscrits, longtemps encore après la découverte de l'imprimerie. L'importance considérable dévolue à la ségrégation des classes, l'existence de règles très strictes tant en ce qui concerne la langue écrite que la langue parlée, devaient avoir aussi des répercussions considérables sur la nature et sur les buts poursuivis par les bibliothèques. Jusqu'à ce que la deuxième guerre mondiale amène une révolution dans le domaine de la lecture publique, l'usage du livre était réservé aux familles titrées. Les Japonais s'efforçaient, au prix de grandes difficultés, d'acheter les ouvrages parus dans leur pays, mais ne songeaient pas à acquérir des livres étrangers.

Le deuxième article étudie les bibliothèques dans le Japon moderne. Il nous montre l'influence des bouleversements politiques sur l'histoire du livre.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le régime féodal est aboli au Japon. Pendant la Révolution, les livres réunis autrefois par les écoles Tokugawa et par les érudits sont dispersés. Au cours d'une période allant de cinq à vingt ans, la plupart des bibliothèques de l'époque impériale cessent d'exister ; une seule demeurera inchangée malgré les ravages de la guerre civile : « The Shrine Library » à Ise, située en dehors de tous les centres d'agitations politiques du Japon de l'est et du Japon de l'ouest.

1868 — date de la création du Ministère de l'éducation — marque un tournant très important dans l'histoire culturelle du Japon moderne, mais l'histoire des bibliothèques ne commence en fait qu'avec la création du « Tokyo Shoseki Kan » en 1872. Le noyau de cette collection est constitué par les livres japonais et chinois confisqués à Shokeiko. Elle comprend deux catégories d'ouvrages : livres rares, conservés précieusement, livres d'intérêt courant mis à la disposition du public. Dès 1873, le dépôt légal se fera au « Tokyo Shoseki Kan ». Mais au lendemain de la deuxième guerre mondiale, il deviendra le privilège de la « National Diet Library », nouvellement organisée.

L'auteur de l'article nous renseigne ensuite, d'une façon très détaillée, sur toutes les bibliothèques créées au Japon de 1880 à 1900 et sur la formation professionnelle des biblio-

thécaires à cette époque. La seule association vraiment importante dans le domaine des bibliothèques avant la deuxième guerre mondiale est le « Nippon Bunko Kyokai », fondé en 1892, association très vivante qui organise de nombreuses expositions avec catalogues détaillés, mais ne se rend pas toujours compte de l'utilité scientifique des bibliographies et de la nécessité d'une coopération internationale. Avant 1944, les académies et les organismes gouvernementaux étaient à peu près seuls à s'intéresser aux échanges internationaux. Les bibliothèques se sont pourtant développées d'une façon surprenante et, à la veille de la défaite, 99,6 % de la population adulte du Japon était instruite.

Le régime totalitaire a eu cependant des effets désastreux : de 1930 à 1932, on voit naître des centaines de listes d'ouvrages prohibés, listes publiées non seulement par le gouvernement mais par des particuliers, par des éditeurs, par des officiers des douanes, par des forces de police. En 1933, il est admis par la totalité de la population japonaise qu'aucun ouvrage, sujet à controverse, ne sera publié. Tous ces faits nous permettent d'imaginer à quelles difficultés durent faire face les bibliothèques du Japon sous le régime totalitaire.

La guerre les frappe ensuite : livres et bâtiments sont détruits et les pertes subies par l'Allemagne et l'Italie ne seront rien comparées à celles du Japon :

- l' « Imperial cabinet library » perd 46.695 volumes;
- le « Ministry of agriculture and fisheries » toute sa collection, soit 5.200 volumes ;
- le « Ministry of foreign affairs » : 40.000 volumes ;
- le « Ministry of finance » : ses catalogues et ses index ;
- le « Ministry of transportation » : 69.000 volumes ;
- le Bureau of patents and standards : 15.528 volumes ;
- les deux bibliothèques de Tokyo : 414.088 volumes. 16 bibliothèques disparaissent presque entièrement. Heureusement « The Imperial Library », baptisée plus tard « Ueno Library », est intacte. Mais à Tokyo seulement les raids successifs réduisent en cendres 655.000 volumes.

De 1945 à 1953, la réorganisation des bibliothèques du Japon, sur des bases démocratiques, est décidée. On en charge le « Civil information and education Section of general Headquarters supreme commander for the Allied Powers ».

Des bibliothèques d'information sont créées à travers tout le Japon. L'article en donne la liste détaillée et ajoute des tableaux statistiques montrant les différents types de lecteurs et les sujets qui les intéressent. La nécessité s'impose d'un catalogue collectif des bibliothèques. Un effort de normalisation est indispensable au Japon. Aussi en 1951, une école de bibliothécaires est-elle créée à « Keio Gijuku University » à Tokyo. C'est le pas le plus important franchi au Japon dans le domaine de la bibliothéconomie. Il est franchi d'ailleurs sous l'influence du gouvernement occupant qui envoya deux missions au Japon — l'une en 1945, l'autre en 1950 — composées d'éducateurs américains chargés d'entrer en contact avec le Quartier général et les éducateurs japonais. Ce qui frappe surtout dans les rapports de commissions, c'est le manque presque total, au Japon, de bibliothèques pour enfants et de littérature enfantine.

La loi du 31 juillet 1950 oblige 1.500 bibliothécaires et autant d'assistants à suivre une série de cours de bibliothéconomie s'ils veulent garder leur situation. Ces cours sont donnés par des spécialistes américains attachés à l'Université de Keio et supervisés par Robert L. Gitler, directeur de l' « University of Washington Library school ». Les profes-

seurs viennent de « Columbia University », de « George Peabody College », de « Western Reserve University », de la « Library of Congress » et de la « Territorial Library of Hawaiï ». L'École est financée par « The United States Army », « The State Department » et la « Rockefeller Foundation ». « L'American Library Association » envoie à la Bibliothèque de l'Université de Tokyo plus de 150 revues américaines techniques et professionnelles couvrant la période 1942-1946.

Des dons analogues sont faits à l'« Ueno Imperial Library », à la « National Diet Library », à la « Japan Medical Association », à la « Supreme Court », aux écoles, etc. Des échanges de publications sont établis entre l'Allemagne et le Japon. Le Japon reçoit également des ouvrages de l'Inde, de la Yougoslavie, de l'Australie, de la Tchécoslovaquie, de la Hollande, de la Suède, etc.

En dehors des forces occupantes, des associations japonaises se fondent en vue d'améliorer également le domaine des bibliothèques : 1<sup>o</sup> la « Japan Library Association », dirigée par des experts non-gouvernementaux : réunie pour la première fois en 1946 en vue de réviser la loi concernant les bibliothèques, elle a proposé un plan pour leur unification. Elle publie un bulletin à l'intention des écoles de bibliothécaires : le *Dokusho Sodan*. En 1951, elle comptait déjà 2.500 membres environ. 2<sup>o</sup> le « Ministry of Education » fonde en juillet 1948 le « Council on School libraries ». Un poste de spécialiste est créé au Ministère pour étudier les problèmes complexes posés par les écoles de bibliothécaires. Les recherches de ce conseil aboutissent à la publication d'un manuel du bibliothécaire : *Gakko Toshokan no Tebiki*. Un très grand nombre d'associations de bibliothèques spécialisées voient le jour également à travers tout le Japon. Toutes sont d'accord sur un problème crucial : la romanisation du japonais écrit. Sérieusement envisagée, cette réforme pourrait révolutionner entièrement l'enseignement du japonais.

J. LECOQC-LEINER.

### III. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES

1266. — BORN (Lester K.). — Universal Guide to catalogs of manuscripts and inventories of archival collections. A proposal for cooperative listing. (In : *College and Research Libraries*. Vol. 17, n<sup>o</sup> 4, July 1956, p. 322-329.)

Le secrétaire général du Conseil international des archives expose dans ce court article un grand projet : centraliser tous les renseignements concernant les catalogues de manuscrits, imprimés ou non, et les répertoires (ou inventaires) d'archives. Les informations obtenues après enquête dans les différents pays et consultation des instruments de travail que possèdent les grandes bibliothèques, seraient normalisées sur fiches et publiées en fascicules. Ainsi, l'historien désireux d'entreprendre des recherches sur un sujet donné ne perdrait-il pas de temps en investigations préalables ?

M. L. K. Born rappelle quelques-unes des entreprises similaires, depuis la *Bibliotheca Bibliothecarum Manuscriptorum nova* de B. de Montfaucon et le plan ambitieux présenté, il y a une trentaine d'années, par M. Seymour de Ricci pour l'établissement d'un Catalogue mondial des manuscrits des bibliothèques publiques. D'après ses premières déclarations, tel était aussi le but visé par le Comité de bibliographie de l'American Library Association ,



catalogue collectif des manuscrits du monde en 1923. Après dix ans, le comité publia quelques-uns des travaux d'approche accomplis par plusieurs de ses membres, dont le plus important pratiquement était un répertoire des catalogues de manuscrits dressé par E. C. Richardson : *A list of printed catalogues of manuscript books* (1935). La suite du projet, c'est-à-dire le catalogue mondial, s'avérait de réalisation trop difficile, et Richardson dut y renoncer comme Seymour de Ricci.

C'est ici que l'esprit systématique du bibliographe se heurte à la réalité complexe et trop riche du fait historique. Le répertoire de Richardson, méritoire en soi, se ressent de ce manque d'expérience. Il n'a pas manié lui-même la plupart des catalogues dont il donne la liste; il n'a travaillé personnellement que dans quelques établissements; il ne s'est pas rendu compte à quel point la plupart des catalogues étaient incomplets et inadéquats. Si le répertoire publié quinze ans plus tard par le professeur P. O. Kristeller, de l'Université Columbia, dans la revue *Traditio* (New York, Fordham University Press, vol. VI, 1948, pp. 227-317) (et cité parmi d'autres par M. L. K. Born), sous le titre suivant : *Latin manuscript books before 1600. A bibliography of the printed catalogues of extant collections*, est très supérieur à celui de Richardson — qu'il a néanmoins utilisé en le corrigeant — c'est parce que l'auteur est un historien habitué à la recherche et à l'appréciation des sources documentaires. Il a parcouru, exploré, doit-on même dire, les bibliothèques d'Europe, pendant de longues années. Il a consulté les inventaires manuscrits plus ou moins sommaires décrivant tant bien que mal des collections conservées dans de petites villes, des abbayes, des chapitres; parfois même dans des bibliothèques importantes, comme l'Ambrosienne de Milan, la Bibliothèque Vaticane ou la Bibliothèque universitaire de Bâle. Son expérience et ses relations lui ont permis de publier un second répertoire contenant une liste, approximative, d'inventaires manuscrits : *A tentative list of unpublished inventories of imperfectly catalogued extant collections*, dans *Traditio*, vol. IX (1953), pp. 393-418. Pour ces deux répertoires, les fichiers que nous constituons au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale nous ont permis de lui fournir des renseignements.

Les répertoires de Kristeller donnent plus qu'ils ne promettent, car de fait dans la plupart des bibliothèques, les manuscrits en langues vulgaires sont classés avec les manuscrits latins. Il ne faudrait qu'un effort assez minime pour les compléter en ce qui concerne les manuscrits en langues occidentales. Pour les fonds de manuscrits grecs, existe depuis quelques années un excellent guide, dont M. L. K. Born semble ignorer l'existence, publié par l'Institut de recherche et d'histoire des textes en 1948 aux Éditions du Centre national de la recherche scientifique : *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*, par M. Richard. L'auteur, remarquable helléniste, a, comme P. O. Kristeller, une longue habitude des explorations des fonds de manuscrits. Un répertoire similaire a été publié par les mêmes organismes en 1949 pour les manuscrits arabes : *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, par G. Vajda. Nous avons appris que l'Unesco avait confié à l'Université de Téhéran les répertoires des catalogues de manuscrits persans.

Aucun de ces répertoires n'est parfait ni complet. Les collections privées, nombreuses encore dans certains pays, échappent, la plupart du temps, aux investigations, et il existe encore des armoires où s'entassent des volumes dont les propriétaires ignorent le contenu. Mais ce n'est que peu à peu que la méfiance des particuliers ou des institutions semi-publiques ou privées se calmera, et qu'un érudit aimable et savant pourra prendre connaissance

des trésors enfouis et les décrire. Cette tentative est faite actuellement en Grande-Bretagne sous la direction d'un professeur d'Oxford, N. Ker, qui prépare un catalogue collectif des « *Smaller institutional libraries in Great-Britain and Ireland* ».

Nous pensons que c'est plutôt dans ce sens qu'il faudrait orienter les efforts. Plutôt que d'entreprendre une nouvelle publication, M. L. K. Born pourrait proposer à bien moindres frais, avec l'agrément de l'auteur, une réédition des répertoires de P. O. Kristeller, revus et augmentés. Dans l'état actuel du travail scientifique, on ne peut pousser beaucoup plus loin l'*Universal Guide*. Comment centraliser des descriptions qui n'existent pas, ou n'existent qu'à l'état embryonnaire? Ne serait-il pas plus sage, s'il est possible d'obtenir quelques crédits des organismes internationaux qui s'intéressent à la « normalisation » de la recherche historique, de fournir aux bibliothécaires des instruments de travail leur permettant de faire des catalogues convenables? Au cours de ces dernières années, de tels instruments de travail ont vu le jour : *Répertoire biblique* et *Répertoire des sentences et commentaires des sentences* publiés par le professeur F. Stegmüller de l'Université de Fribourg en Brisgau, *Aristoteles latinus, Répertoire d'incipits de textes scientifiques* publié par le professeur L. Thorndike (*Incipits of mediaeval scientific writings in Latin*, 1937. Une réédition considérablement augmentée est en préparation), etc. Il faudrait encourager les échanges de fiches d'incipits et les échanges d'informations entre les bibliothécaires ou professeurs isolés dans de petites villes, et les grandes bibliothèques mieux outillées. Mais ce n'est que progressivement que la découverte des richesses recélées dans les différentes collections de manuscrits avancera et permettra d'arriver à une connaissance plus précise des sources historiques. Le bibliographe, dans ce domaine, ne peut rien faire sans le spécialiste, et il est obligé de se mettre à son pas.

Les entreprises de collaboration internationale sont néanmoins indispensables et, sur ce point, nous sommes entièrement de l'avis de M. L. K. Born. Nous devons cependant rectifier une de ses informations : le plan patronné par la Recherche scientifique pour répertorier les manuscrits occidentaux du IX<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle a un but beaucoup plus précis et limité que ne peut le faire croire la formule de notre collègue. Il s'agit d'établir un répertoire de manuscrits datés, de façon à avoir des bases solides pour l'histoire de l'écriture. Ce travail, déjà assez avancé pour certains pays, est dirigé par un « Colloque international de paléographie » qui se réunit annuellement depuis 1953. Le comité français espère publier bientôt, par fascicules, des descriptions accompagnées de photographies des manuscrits datés de nos bibliothèques.

M. T. D'ALVERNY.

1267. — ČERNÁ (Mária L.). — Národné bibliografie. Priručka preposluchačov knihovedy a pre knihovníkov. — Martin, Matica slovenska, 1955. — 29,5 cm, 308 p.

M<sup>lle</sup> Mária Černá, professeur de bibliographie à la Faculté des lettres de Bratislava, suit dans le présent ouvrage les méthodes d'exposé et de classification de M<sup>lle</sup> Malclès, mais les sources de son information sont surtout soviétiques, notamment la célèbre et l'excellente *Histoire de la bibliographie russe jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle* de Zdobnov.

M<sup>lle</sup> Černá n'étudie ni les catalogues des grandes bibliothèques, ni même ceux des bibliothèques de son pays, pour les livres étrangers. Mais elle indique les catalogues des manuscrits des bibliothèques tchécoslovaques de toute origine, ainsi que ceux des manuscrits

d'origine tchécoslovaque dans les bibliothèques étrangères. Le même système est suivi pour les incunables.

Après un aperçu historique de la bibliographie tchécoslovaque, l'auteur donne une étude détaillée des sources bibliographiques de son pays, plus complète que celle du chapitre qu'elle a rédigé pour les *Sources du travail bibliographique* de M<sup>lle</sup> Malclès. Elle s'arrête sur le rôle central des travaux de Jungmann et donne une liste utile des bibliographies nationales rétrospectives (pp. 70-72). Indiquons également le tableau des bibliographies courantes, actuellement en pleine évolution en Tchécoslovaquie où elles ne cessent de se ramifier, en se spécialisant de plus en plus, un peu comme le Bulletin de notre C. N. R. S.

Après l'étude des bibliographies spéciales en langues tchécoslovaques (tchèque, slovaque, allemand), elle donne un chapitre bref mais très utile des bibliographies russes — un résumé de l'essentiel de ce que M. Djaparidzé a donné avec des détails exhaustifs dans les *Sources* de M<sup>lle</sup> Malclès. A la fin de ce chapitre, on trouve quelques notes utiles, certes, mais insuffisantes, sur la bibliographie des autres peuples de l'U. R. S. S.

Les chapitres suivants, sur les démocraties populaires, parfaitement objectifs, n'ajoutent rien à l'ouvrage de M<sup>lle</sup> Malclès.

Pour les pays occidentaux, M<sup>lle</sup> Černá ne donne que les bibliographies générales et omet les spéciales.

Dans l'ensemble, c'est un bon choix d'ouvrages essentiels, orienté davantage sur l'actualité que sur l'érudition historique et donnant moins d'explications sur la structure et l'utilisation de chaque ouvrage que le *Cours* de M<sup>lle</sup> Malclès. Par contre, le choix d'ouvrages étudiés est plus abondant, tout en étant très judicieux. Ainsi le travail de M<sup>lle</sup> Černá reste intermédiaire entre les *Sources* exhaustives et le *Cours* surtout explicatif. A la fin il y a un index donnant des notices abrégées avec les cotes des bibliothèques de Prague et de Bratislava.

Pour nous, ce travail est utile surtout par les éléments de bibliographie slovaque qu'il donne en abondance et qui ne figurent pas dans les *Sources*. Indiquons surtout la description de l'importante bibliographie nationale rétrospective slovaque de L. V. Rizner, continuée par Vlček et Ormis, décrite aux pp. 19-21.

E. RAIS.

1268. — STREETER (Thomas W.). — *Bibliography of Texas, 1795-1845. Part I. Texas imprints...* — Cambridge, Harvard University press, 1955. — 2 vol., 25 cm. (I. — 1817-1838. II. — 1839-1845).

Dans cette première partie, M. Streeter nous donne une liste chronologique des imprimés de tous genres qui furent publiés au Texas entre les années 1817 et 1845 (avant son annexion aux États-Unis).

Pour la plupart d'entre eux la notice bibliographique, très complète, est suivie du nom de la bibliothèque américaine où l'on peut le trouver. Les périodiques ont été classés dans un même chapitre et l'ouvrage est complété utilement par une liste des imprimeurs, éditeurs, etc... et par un index des auteurs, sujets et titres.

A. LHÉRITIER.

## IV. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALISÉES

## SCIENCES HUMAINES

1269. — DAINVILLE (François de), S. J. — Cartes anciennes de l'Église de France. Historique. Répertoire. Guide d'usage... Préf. de M. Gabriel Le Bras. — Paris, J. Vrin, 1956. — 25 cm, 323 p., fig., cartes, pl.

Le bibliothécaire, conservant des cartes de l'Église de France antérieures à 1789, appréciera le répertoire des cartes manuscrites et gravées des diocèses, complété par celui des cartes des maisons religieuses et des cartes concernant les protestants. Pour chaque carte, le P. de Dainville a mentionné une ou plusieurs cotes du Département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale, les cotes d'autres dépôts parisiens ou provinciaux n'étant signalées que pour les pièces ne se trouvant pas à la Bibliothèque nationale. Les plans manuscrits (plans de paroisses, plans terriers d'abbayes, etc.) sont volontairement exclus du répertoire. 1594 est donné comme la « date de la carte » du diocèse du Mans éditée à Tours par M. Bouguereau; or la carte ne porte pas de date et 1594 est la date du *Théâtre françois* de Bouguereau; le titre de l'article de Bouguereau n'est pas mentionné au répertoire mais dans l'historique; outre les éditions de 1620 et 1642 du *Théâtre géographique du Royaume de France* de Jean Le Clerc, on aurait pu citer une édition de 1621 (BN Imprimés. Fol. L<sup>81</sup>), de 1626. (Ge DD 1146), de 1631 (BN. Imprimés. Fol. L<sup>81A</sup>), de 1641 chez Jean Boisseau (BN. Imprimés. Fol. L<sup>81</sup>. B). Des observations analogues auraient pu être présentées pour d'autres cartes appartenant à des atlas; mais le P. de Dainville a voulu faire un répertoire et non un catalogue; ses notices sont sommaires et on ne saurait au surplus lui reprocher de n'avoir volontairement procédé qu'au dépouillement d'un nombre limité d'atlas. Tel qu'il se présente, ce répertoire rendra les plus grands services pour le catalogage de nos fonds provinciaux.

Mais le répertoire ne constitue qu'une partie de l'ouvrage du P. de Dainville, déjà connu par sa *Géographie des humanistes*, et qui nous offre ici, en même temps qu'une contribution à l'histoire et à la géographie ecclésiastiques, un véritable chapitre de l'histoire de la cartographie française du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Quelques retouches de détail pourront certes être apportées à ce chapitre, et à cet égard la dépendance d'Ortelius à l'égard de l'éditeur de Bouguereau de Tours ne me semble pas aussi absolue, car, par exemple, la carte d'Anjou de Lezin Guyet, publiée par Bouguereau en 1594, était apparue chez Ortelius en 1579 (*Additamentum secundum*. BN. Imprimés, G. 527). Ceci dit, aucune étude sur la cartographie française ne pourra désormais ignorer celle du P. de Dainville qui nous apporte des renseignements très précieux sur l'établissement des cartes, et en conséquence sur la manière de juger de leur exactitude. Nous attirons particulièrement l'attention sur les pages consacrées aux minutes et aux états de la carte de Cassini, versés en 1953 à l'Institut géographique national. Très nouveaux sont enfin les renseignements que nous fournit l'auteur, sous le titre : « Guide du curieux amateur de cartes » et relatifs aux termes, marques, lettres, échelles et gravures.

P. POINDRON.

1270. — Kulturhistorisk leksikon for nordisk middelalder fra vikingetid til reformations-tid... Bind I : Abbed-Blide. — Kobenhavn, Rosenkilde og Bagger, 1956. — 25 cm, 687 p., fac-sim., 16 pl.

Dans cette histoire de la culture nordique au Moyen âge, présentée pour la première fois sous forme de dictionnaire, chaque article, suivi d'une courte bibliographie, est signé par un spécialiste des cinq pays du Nord.

C'est une histoire culturelle au sens le plus restreint. La vie politique, les biographies, la topographie en sont exclues. On y traite de tout ce qui touche à la vie sociale et privée, aux formes de l'art, aux institutions, au droit, et surtout à l'histoire du christianisme (ordres religieux, dogmes, etc.).

Chaque article est écrit dans la langue de l'auteur (norvégien, danois, suédois).

Cet ouvrage extrêmement important (il doit avoir dix volumes plus un de tables) est au courant des dernières recherches historiques, et sera pour l'étude du Moyen âge une source sûre de renseignements et de références.

L. THOMAS.

#### SCIENCES SOCIALES

1271. — Archives de sociologie des religions, publiées par le Groupe de sociologie des religions. [Rédaction : 30, rue Saint-Guillaume, Paris 7<sup>e</sup>. — Administration : Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 13 quai Anatole-France, Paris 7<sup>e</sup>]. N<sup>o</sup> 1, janvier-juin 1956. — 22,5 cm, 228 p.

La publication du premier fascicule des *Archives de sociologie des religions* marque une étape importante dans les progrès de cette discipline, qui ne possédait pas encore jusqu'à présent de moyen d'expression indépendant et devait souvent recourir à l'hospitalité bienveillante des revues générales de sociologie. Désormais, avec une périodicité semestrielle, et grâce aux efforts du Groupe de sociologie des religions, installé à la Fondation nationale des sciences politiques, les fascicules des *Archives* rassembleront articles, notes, documents et bibliographies. Leur tâche se déroulera suivant un plan strictement scientifique, s'étendant à toutes les religions et non seulement au catholicisme, principal objet des recherches de sociologie religieuse en France, depuis un quart de siècle environ.

Dans le travail du sociologue religieux, la bibliographie occupe une place de choix : ne fallait-il pas d'abord réunir, à l'intention des chercheurs, une production déjà abondante, mais très dispersée à travers revues et bulletins, recenser aussi les travaux inédits — ils sont hélas ! légion — et préparer le donné à partir duquel peuvent être édifiées les œuvres de synthèse ? Un premier effort, tenté à la demande de l'Unesco, avait abouti à la publication du cahier de *Current sociology* (Voir : *Bulletin des bibliothèques de France*, 1956, n<sup>o</sup> 9), contenant une bibliographie méthodique conçue suivant des règles strictes, exposées dans les *Archives* par F. Isambert (« Pour une bibliographie systématique en sociologie des religions », pp. 144-158). Le « bulletin bibliographique » que comportera chaque fascicule de la revue nouvelle vient s'articuler sur le précédent travail. Il se divise en deux sections : périodiques et ouvrages (soit 294 n<sup>os</sup>). Les ouvrages recensés ont été publiés en 1955-1956 ; les articles ne remontent pas au delà du second semestre 1955. Les analyses d'ouvrages sont de longueur variable ; pour les articles, on a préféré le compte rendu analytique, voire

la mention signalétique. Une troisième section, annuelle, est réservée aux thèses concernant la sociologie religieuse.

Le recensement des « Thèses et mémoires présentés en France de 1940 à 1954 et touchant à la sociologie des religions » (pp. 159-171), dû à E. Poulat, rendra les plus grands services, même aux spécialistes. Il a été étendu, en effet, à des travaux qui demeurent le plus souvent inconnus : mémoires présentés à l'ENA, à l'ENFOM, à l'Institut des sciences politiques, dans les facultés de théologie ou de droit canonique, etc. Par contre, il écarte systématiquement les diplômes d'études supérieures, la plupart du temps introuvables, même dans les universités.

La bibliographie des travaux de Joachim Wach, professeur à l'Université de Chicago, spécialiste de sociologie des religions, dressée par des professeurs de Chicago et de Marburg (pp. 64-69) et les nombreuses références données par J. Maître dans son article : *Sociologie des religions et sociologie de la presse* (pp. 129-139) constituent des preuves supplémentaires de l'intérêt porté par les *Archives* à une discipline chère à tous les bibliothécaires.

Il est inutile d'insister sur la richesse de la documentation, sur la valeur scientifique des travaux réalisés par l'équipe de la rue Saint-Guillaume, venant combler (en France du moins) une des lacunes de la bibliographie spécialisée.

R. RANCŒUR.

1272. — THOMPSON (Sith). — Motif index of Folk literature. — Copenhagen, Rosenkilde and Bagger, 1955. — 25,5 cm.

Spécialisé dans l'étude des Contes populaires indiens de l'Amérique du nord, l'auteur entreprend un vaste répertoire des motifs de la littérature folklorique universelle.

Il lui est apparu que l'œuvre d'Antti Larne, raisonnable et satisfaisante pour les peuples européens, était peu utilisable pour le monde entier dont les matériaux narratifs de toutes formes révèlent des motifs qu'il importe d'intégrer dans un cadre pratique.

Laissant de côté le fondement psychologique et la valeur structurale de l'art narratif, quoique importants; ne se souciant surtout pas du mérite respectif de chaque œuvre, l'auteur considère que le problème actuel de la classification réside simplement en un rassemblement logique et facile de tout ce qui se rapporte à un même sujet, en incluant largement tous faits, actions et circonstances adventives, aussi bien en éléments étudiés qu'en ceux susceptibles de l'être. En somme, un découpage très poussé du folklore et de l'histoire littéraire, ni philosophique, ni critique en lui-même, dont le but est de faciliter la recherche et les comparaisons. Plus précisément, le fonds exploité comprend : littérature narrative, histoire et tradition orale ou littéraire, conte populaire, mythe, ballade, fable, roman médiéval, fabliau, bon mot, plaisanterie, exemplum, tradition locale et tout récit littéraire ou populaire dès qu'il a formé une tradition assez forte pour appeler une répétition fréquente.

Le « general synopsis » de l'index annonce : A : motifs mythologiques (créateur, dieux, cosmogonie et cosmologie, création de l'homme et des animaux, animaux caractéristiques); B : animaux (mythes, magie, animaux amis, etc.); C : tabous; D : magie (transformations, objets et pouvoirs magiques); E : la mort (résurrection, fantômes, revenants, réincarnations, l'âme); F : le merveilleux; G : les ogres; H : les épreuves; J : fous et sages; K : tromperies; L : revers de fortune; M : l'avenir; N : hasard et destin; P : la société; Q : récom-

penses et châtements; R : captifs et fugitifs; S : cruautés contre nature; T : faits sexuels; U : nature de la vie; V : religion; W : traits de caractère; X : humour; Z : miscellanées (formule, symbolisme, héros, cas uniques, etc)...

Cependant, certains aspects du folklore : superstitions, coutumes, croyances, devinettes et proverbes, par exemple, sont omis sauf s'ils font partie d'un récit. L'auteur est trop averti et trop expérimenté pour ne pas prévoir ce qu'une telle entreprise peut susciter de critiques, du fait même de sa tendance à l'universalité. Certains se demanderont pourquoi ont été exclues certaines des sources suscitées et l'arbitraire apparaît obligatoirement dans le choix bibliographique comme dans les divisions adoptées.

La tendance à un classement pratique et de caractère général a ses partisans. Le classement par spécialités bien définies, étudiées en profondeur en tenant essentiellement compte des facteurs spirituels, psychologiques et humains, a aussi les siens.

Le regretté Paul Delarue, spécialiste apprécié du conte populaire, avait, là-dessus, son opinion maintes fois exprimée. Sa disparition prématurée, qui a consterné tous les chercheurs français et étrangers (et dont la plupart de nos périodiques littéraires, soit dit en passant, n'ont pas fait état), nous prive d'un point de vue très autorisé qui n'aurait pas manqué de s'affirmer ici.

Souhaitons que cette œuvre, adroitement conçue et considérable, s'affirme, à l'usage, comme un instrument de travail de valeur véritable.

R. LECOTTE.

#### SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

1273. — LAVAUD (Suzanne). — Catalogue des thèses de doctorat ès sciences naturelles soutenues à Paris de 1891 à 1954, par Suzanne Lavaud,... Préf. de Raoul Combes,... Introd. de Gabriel Garnier... — Paris, Person, 1955. — 21 cm, 257 p. (Bibliothèque de la Faculté de pharmacie de l'Université de Paris.)

Ce catalogue fait suite au *Catalogue des thèses de sciences soutenues en France de 1810 à 1890* publié par Albert Maire en 1892. Toutefois M<sup>lle</sup> Lavaud s'est limitée aux seules thèses de sciences naturelles soutenues devant la Faculté des sciences de Paris depuis 1890 : thèses pour le doctorat d'État, ce qui exclut donc les thèses dites « d'université ».

Il est certain, comme le fait remarquer M. Garnier, que le très vaste domaine qu'englobent aujourd'hui les « sciences naturelles » justifie ce choix, et l'on doit songer en particulier au grand nombre de chercheurs isolés auxquels cet ouvrage est appelé à rendre service. Ces thèses, en effet, apportent généralement, en dehors de leur intérêt scientifique proprement dit, une contribution bibliographique importante pour une question ou un ensemble de questions données.

Il est dommage sans doute que cet ouvrage n'ait pu comprendre l'ensemble des thèses de sciences naturelles soutenues en France pendant cette période; mais il faut penser au difficile problème posé par les thèses soutenues en province depuis 1943 et non imprimées : les thèses dactylographiées n'existent souvent qu'en un seul exemplaire à la bibliothèque universitaire, à supposer même qu'elles y aient bien été déposées. Ce catalogue n'est pas, en effet, un simple inventaire et certaines thèses dactylographiées de Paris ont sans doute déjà demandé à l'auteur de patientes recherches.

Lorsque la thèse a été présentée pour la soutenance sous forme de mémoire dactylographié et ensuite imprimée, c'est la forme imprimée qui a été seule retenue : il est bien évident qu'il fallait choisir, entre deux documents, le plus accessible et celui qui figurera dans les bibliographies. Mais comment ne pas évoquer ici encore la question des thèses remaniées après la soutenance et souvent très condensées pour les besoins de l'impression dans une revue scientifique? L'ouvrage ainsi imprimé n'est plus réellement la thèse, et c'est là, il faut le reconnaître, un problème bibliographique à peu près insoluble.

Les thèses répertoriées sont présentées dans l'ordre chronologique : par année de soutenance et, pour chaque année, par ordre alphabétique d'auteurs. Chaque notice est établie avec la plus grande précision : noms et prénoms vérifiés et éventuellement complétés, titres et sous-titres complets, adresse bibliographique, collation détaillée, référence au périodique où la thèse a pu être publiée, etc. L'ensemble des notices comporte une numérotation continue (de 1 à 1181) qui facilite au maximum l'utilisation des deux index de l'ouvrage : table alphabétique des noms d'auteurs et « table analytique ».

Véritable index alphabétique de matières, cette « table analytique » sera précieuse, non seulement pour les chercheurs et pour les étudiants préparant un diplôme d'études supérieures ou une thèse, mais aussi pour les bibliothécaires. C'est là un travail considérable et qui nous permet de juger mieux encore de la précision des méthodes de l'auteur. Dans cette table apparaît, en particulier, le souci de rendre compte de la complexité et de l'interdépendance des diverses disciplines et des divers points de vue auxquels peut se placer le chercheur. C'est ainsi qu'une thèse d'écologie sur la faune aquatique de la Camargue est signalée sous douze rubriques différentes intéressant les divers aspects de cette étude : climat, faunistique, hydrographie, milieu biologique, principaux genres zoologiques, etc. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples, notamment dans le domaine de la biochimie auquel chimistes et naturalistes sont également intéressés.

M. Garnier, dans son introduction, évoque la possibilité de donner un complément à cet ouvrage qui s'inscrit d'ailleurs dans l'ensemble des travaux entrepris sous sa direction à la Bibliothèque de la Faculté de pharmacie de Paris. Rappelons ici le *Catalogue des thèses soutenues devant la Faculté de pharmacie de Paris de 1895 à 1940* paru en 1941 et, en 1954, le catalogue des *Périodiques et publications de congrès* qui donne l'état des collections conservées à la bibliothèque.

Y. RUYSSSEN.

1274. — NATIONAL RESEARCH COUNCIL. Washington. — A Glossary of terms in nuclear science and technology. — New-York, The American Society of mechanical engineers, 1955. — 21 cm, 189 p.

En 1948, vingt et une sociétés scientifiques et techniques américaines se réunirent pour former un comité comprenant neuf sections spécialisées dans l'étude de la physique nucléaire. Ce comité devait coordonner et unifier les termes employés en science nucléaire.

Ce petit volume est le résultat du travail de ce comité qui invite les utilisateurs à présenter leurs suggestions et corrections. Tel quel il pourra éviter aux lecteurs et traducteurs français une interprétation inexacte ou imprécise, et des contresens dans un domaine difficile, relativement nouveau et en plein développement.

G. DOLLFUS.



1275. — TAYLOR (E. G. R.). — *The Mathematical practioners of Tudor and Stuart England.* — Cambridge University Press, 1954. — 22 cm, 445 p., portr., carte, fac-sim., 12 pl.

Bien que les livres parus dans l'année soient seuls analysés dans ce bulletin, une dérogation à cette règle a été faite en faveur de l'ouvrage mentionné ici. Il est, en effet, appelé à rendre de grands services aux bibliothécaires. Les historiens des sciences se bornent, bien souvent, à mettre en relief l'influence exercée par les savants qui ont puissamment contribué à l'essor d'une science et négligent les hommes qui ont joué un rôle plus effacé. De là vient la difficulté de trouver des renseignements sur ces derniers. Ce livre permettra l'identification de personnages de second plan dans le domaine des mathématiques en Angleterre sous les règnes des Tudor et des Stuart.

La première partie de l'ouvrage développe l'histoire des mathématiques appliquées à la navigation, l'astronomie, l'arpentage, la cartographie, les fabrications des instruments de mesure, etc... Cette histoire, qui s'étend de 1485 à 1715, a été partagée en tranches d'une vingtaine d'années. Une deuxième partie donne les biographies de 582 mathématiciens praticiens, classées dans l'ordre chronologique : elles sont affectées d'un numéro d'ordre, celui-ci accompagnait les noms des savants lorsqu'ils étaient cités dans la première partie.

Une troisième section est constituée par la liste chronologique des ouvrages de mathématiques appliquées parus pendant la période étudiée ; elle comporte les œuvres des auteurs déjà cités et les œuvres anonymes. Le même système de renvoi que pour les noms propres est appliqué de la première à la troisième partie. L'énoncé de chaque titre est accompagné d'une notice donnant le contenu de l'ouvrage ainsi que les différentes éditions qui en ont été faites.

Enfin, ce volume se termine par une courte bibliographie et index des noms propres. Il est d'une excellente présentation et orné de planches.

Y. CHATELAIN.

1276. — WALTON (Anthony). — *Copyright and scientific development.* (In : *Nature*. Vol. 177, n° 4512, 21 avril 1956, pp. 717-719).

*Copyright in technical literature, proposed changes in the law.* (In : *Engineering*. Vol. 181, n° 4702, 20 avril 1956, pp. 247-248).

Un projet de révision de la loi sur le *copyright* actuellement en vigueur en Grande-Bretagne a été élaboré, sous l'impulsion de la « Declaration of fair copying » faite par la « Royal Society » en 1948. Ce projet permettrait à la Grande-Bretagne, par l'abandon de certaines clauses relatives à la durée de protection du *copyright*, de donner son adhésion à la Convention de l'Union de Berne, ce qui, étant donné la récente adhésion des États-Unis à cette Convention, ouvrirait d'intéressantes perspectives d'exportation à l'édition anglaise. Mais c'est le passage relatif au droit de reproduction par la photographie, le disque ou la radio des documents protégés par le *copyright*, qui intéresse essentiellement le développement scientifique, et qui fait l'objet du premier article.

La reproduction photographique de ces documents serait autorisée aux conditions suivantes :

1° articles de périodiques : la reproduction doit être exécutée par une bibliothèque appartenant à une institution sans but lucratif, la personne qui demande la reproduction s'engage à n'en faire usage que pour une recherche ou une étude personnelle, une même

personne ne peut obtenir qu'un seul exemplaire d'une reproduction, aucune reproduction ne doit comprendre plus d'un article d'un même fascicule de périodique, toute personne à qui est fournie la reproduction doit en payer elle-même le prix de revient;

2<sup>o</sup> livre : la reproduction partielle en est autorisée à peu près aux mêmes conditions, avec toutefois l'autorisation du possesseur du *copyright* s'il peut être identifié.

La multiplicité des points de vue qui se sont affrontés à la Chambre des Lords pendant la discussion du projet sur la défense des droits commerciaux et des intérêts scientifiques des auteurs, la protection des droits des chercheurs et des bibliothèques, sur le problème de la communication des documents en général et de la coopération entre les bibliothèques, montrent que la question dépasse celle du *copyright*.

L'auteur, après avoir abordé les problèmes posés par l'utilisation de la radio et de la télévision dans un but éducatif, conclut en remarquant que le projet, tout en accordant aux bibliothèques les droits qu'elles demandaient, doit être encore étudié en ce qui concerne les possibilités offertes par la radio, la télévision et surtout la reproduction photographique dans la recherche, l'éducation et la communication des idées.

Après quelques considérations générales sur le *copyright* et ses limites tels qu'ils étaient envisagés dans la loi actuellement en vigueur en Grande-Bretagne, A. Walton expose comment le développement des techniques et en particulier celui de la reproduction photographique a rendu nécessaire la révision de la loi. Il rappelle comment la « Royal Society », dans sa « Declaration of fair copying » (2<sup>e</sup> éd. en 1952), à laquelle souscrivirent 131 institutions scientifiques, autorisa sous certaines conditions la reproduction pour usage personnel des articles de périodiques déterminés. Ce sont les principes de cette déclaration qui ont été repris pour la rédaction du nouveau projet de loi dans la partie relative à la reproduction des articles et des livres.

L'auteur estime, bien que ce ne soit pas l'avis de l'Aslib, que ce projet est très libéral, et souhaite que certaines restrictions, formulées dans la déclaration de la « Royal Society » et abandonnées par le projet de loi, soient reprises dans les mesures d'application que le « Board of Trade » sera amené à prendre.

A. BOUSSION.